

## En guerre Extension du domaine de la lutte

Jean Beaulieu

---

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2018). Compte rendu de [En guerre : extension du domaine de la lutte]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 16–17.

# En guerre

## Extension du domaine de la lutte

Origine : France  
 Année : 2018  
 Durée : 1 h 53  
 Réalisation : Stéphane Brizé  
 Scénario : Stéphane Brizé, Olivier Gorce, Xavier Mathieu, Ralph Blindauer, Olivier Lemaire  
 Images : Éric Dumont  
 Montage : Anne Klotz  
 Musique : Bertrand Blessing  
 Son : Emmanuelle Villard, Hervé Guyader  
 Décors : Valérie Saradjian  
 Direction artistique : Christophe Desenclos, Corinne Bargain  
 Costumes : Ann Dunsford  
 Interprètes : Vincent Lindon (Laurent Amédéo), Mélanie Rover (Mélanie), Jacques Borderie (Borderie, le directeur de l'usine), David Rey (directeur administratif et financier), Isabelle Rufin (la DRH), Jean Grosset (Grosset, conseiller social de l'Élysée), Olivier Lemaire (syndicaliste SIPI)  
 Producteurs : Christophe Rossignon, Philip Boëffard  
 Dist. : MK 2 | Mile End

—  
*Une caméra à équidistance  
 des groupes antagonistes*

**Vaincre Goliath**, est-ce encore possible? En exergue de son film, Stéphane Brizé cite Bertolt Brecht («*Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu*»), indiquant clairement de quel côté il se range idéologiquement. On n'en attendait pas moins de ce cinéaste, sur qui le cinéma français doit désormais compter de plus en plus et qui dès son premier long métrage, *Le Bleu des villes* (1999), a su montrer de l'empathie pour les gens de condition modeste ou brimés par le «système».

À Agen, dans le sud-ouest de la France, les employés d'une usine de fabrication de pièces automobiles détenue par une société mère allemande qui vient pourtant de réaliser des bénéfiques records apprennent sans ménagement la fermeture de leur établissement. Une usine rentable, mais dont le rendement ne s'élève pas à la hauteur des prévisions des patrons, qui veulent garder leurs actionnaires heureux. Résultat: quelque 1 100 ouvriers deviendront bientôt chômeurs. Eux qui avaient pourtant depuis deux ans consenti des concessions salariales et accepté d'augmenter les heures de leur semaine de travail contre la promesse du maintien de leur emploi pendant au moins cinq ans. Leur seul

JEAN BEAULIEU

espoir: faire front commun et déclencher une grève afin d'amener les patrons à négocier une nouvelle entente et espérer leur faire changer d'avis. Il s'agit, bien sûr, d'une fiction... dans laquelle toute ressemblance avec des personnes et des entreprises connues n'est guère fortuite.

D'entrée de jeu, Brizé choisit de conférer à son récit un style documentaire. Pas étonnant alors de voir le film débiter par un (faux) bulletin télévisé (cadrage 16:9 à l'appui), pour nous plonger dans un contexte souvent relayé par les médias de masse et malheureusement trop fréquent dans les pays qui communient aux lois de la mondialisation des marchés et où la question humaine (on parle dans ces hautes sphères de capital humain) ne pèse pas lourd dans l'équation. À part quelques retours à ces simili-actualités télévisées, l'image se déploie dans un écran large, panoramique, qui rend compte des différents échanges par une caméra tenue main se trouvant presque toujours en retrait, à équidistance des groupes antagonistes et balayant le plus souvent latéralement le théâtre des conflits (y compris lors des séances réunissant les membres de deux groupes



syndicaux aux visions divergentes à mesure que la lutte s'intensifie et que les enjeux se précisent), comme on filmerait, de loin, un champ de bataille. Enfin, une seule scène, percutante, est judicieusement filmée à travers la visée d'un téléphone intelligent braqué verticalement.

Persistant dans son ambition d'imiter la forme du documentaire, Brizé, tout en épousant la cause des ouvriers, adopte étonnamment une neutralité objective dans la mise en images de son récit, privilégiant les plans moyens ou d'ensemble. Aussi, on s'expliquera mal de voir la caméra se blottir en arrière des CRS appelés en renfort au moment où les esprits s'échauffent lors d'une occupation de locaux par les grévistes, désireux de rencontrer les dirigeants allemands. Ce plan donne paradoxalement la fâcheuse impression que le réalisateur, à ce moment précis, se tranche plutôt du côté des forces de l'ordre (entraînant en cela le spectateur avec lui), alors que les manifestants sont enclavés de l'autre côté des boucliers.

N'eût été d'un tournant inattendu (et poussivement dramatique) dans l'intrigue, *En guerre* aurait pu être considéré comme une sorte d'antépisode à *La Loi du marché*, car les deux films empruntent le même dispositif, soit l'utilisation d'un même acteur vedette au milieu d'une distribution de non-professionnels jouant vraisemblablement des rôles très près de leur propre réalité à la ville. D'ailleurs, le nom du personnage campé ici par Vincent Lindon, Laurent Amédéo, se veut assurément un hommage à la directrice de casting Corinne Amédéo, dont le travail colossal a su imprimer aux deux œuvres précitées la dimension humaine et documentaire qu'elles réclamaient. Stéphane Brizé s'est aussi entouré en grande partie de la même équipe technique pour les deux films ainsi que, à l'écriture, de son collaborateur Olivier Gorce, spécialisé dans les scénarios épinglant les travers du monde du travail (notons, entre autres, *Violence des échanges en milieu tempéré* et *De bon matin*, de Jean-Marc Moutout, respectivement de 2003 et 2011).

Justement, il convient de souligner la justesse des dialogues, savamment ciselés mais qui sonnent « vrais » dans la bouche de tous les intervenants (y compris Lindon), que ce soit du côté des travailleurs résilients que des cadres, qui tentent de calmer le jeu (parfois avec une condescendance abjecte). Toutefois, contrairement à *La Loi du marché*, où l'intrigue était concentrée sur ce héros taiseux qui subissait une cascade d'humiliations ou de situations intenables, le protagoniste principal d'*En guerre*, caractérisé par une façon de plus énergiques qui se transforme progressivement en hauts cris revendicatifs, quitte à en perdre presque la voix au milieu des débats ora-



geux, se fond néanmoins à l'ensemble de la distribution, dans un mouvement collectif.

En fait, sans l'inclusion des quelques scènes de la vie intime de Laurent (rares moments de grâce permettant au spectateur de souffler un peu), notamment avec sa fille qui va donner bientôt naissance à son petit-fils, la présence physique de Vincent Lindon s'imposerait moins à l'écran – d'ailleurs, c'est lui qui hérite du seul gros plan du film. Car le reste du film est composé de scènes de groupe, et nous ne savons à peu près rien (à part quelques menues allusions révélées par certaines conversations) de la vie privée des autres personnages, tant du côté des ouvriers et syndicalistes que du côté des patrons.

Dans ses meilleurs moments, *En guerre* emprunte le sillage militant des ciné-tracts qui ont canonisé Mai 68, notamment dans une scène où une syndicaliste (incarnée par Mélanie Rover) entame un monologue qui n'est pas sans rappeler celui du long discours désespéré de l'ouvrière en colère de *Reprise du travail aux usines Wonder*, célèbre court métrage de Jacques Willemond, alors étudiant à l'IDHEC, tourné en juin 1968.

Mais, cinquante ans plus tard, les leçons de Mai 68 ont été bien assimilées... par les dirigeants d'entreprise. Stéphane Brizé et ses acolytes en dressent, hélas, le triste constat. Malgré toute leur bonne volonté, leurs convictions et leur courage, les travailleurs ne luttent plus à armes égales. Sans compter la lâcheté complice de l'État, qui est censé protéger ses honnêtes citoyens. Oui, comme il se doit, *En guerre* est un film violent, sur la violence implacable, sourde et institutionnalisée du néolibéralisme. Où l'humain suffoque sous le poids des sacrifices, des frustrations répétées et de l'usure. En résulte un film dur, parfois aride, voire pénible à regarder, dont l'étau se resserre tant sur les ouvriers que sur le spectateur. ▲

---

*Lindon hérite du seul gros plan du film*

... cinquante ans plus tard, les leçons de Mai 68 ont été bien assimilées... par les dirigeants d'entreprise. Stéphane Brizé et ses acolytes en dressent, hélas, le triste constat. Malgré toute leur bonne volonté, leurs convictions et leur courage, les travailleurs ne luttent plus à armes égales.